

Voici sa réponse :

“ Parce qu'elles l'exercent sur les choses les plus belles, les plus grandes, les plus nobles, les plus variées : par ces études, l'esprit acquiert naturellement la souplesse, l'élévation, l'étendue, la richesse.” Il ajoute :

“ Cette étude est une de celles incon- testablement qui conviennent le mieux aux femmes, et il faut reconnaître qu'elles ont généralement pour les lettres de très-heureux dons ; seulement il faut, et ceci est de toute importance, que ce goût soit grave et sérieux. Oui, il faut que les femmes lisent, peu, si on le veut, mais rien que de pur et d'exquis, et surtout qu'elles relisent et qu'elles reviennent sur leurs lectures. Qu'elles relisent les mêmes choses à plusieurs années de distance. Rien n'est curieux et profitable comme de constater à des âges différents la différence de ses impressions et de sa manière de lire et de sentir les choses.

Il faut de plus qu'elles lisent toujours attentivement, et autant qu'il se peut, *la plume à la main*, sans quoi les lectures les plus sérieuses risquent de devenir vaines : rien n'en reste.

En fait d'histoire, il veut que les femmes commencent par lire les Actes des Apôtres, l'histoire de sainte Madeleine,—vous pouvez choisir entre celle de M. l'abbé Faillon et celle du Révérend P. Lacordaire,—l'histoire de sainte Cécile, celle des Pères du désert et des grands docteurs de l'Eglise, ainsi que le beau livre sur les “ Moines d'Occident ” de M. Montalembert, sans oublier les admirables vies de sainte Elizabeth de Hongrie, du même auteur, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Thérèse, de saint François de Sales, de sainte Jeanne de Chantal, de M. Olier, de saint Alphonse de Liguori, et le reste,—pourvu que ce reste soit de la nature de ces livres dont une mère chrétienne puisse permettre la lecture à sa fille. Surtout n'oubliez jamais, mesdemoiselles, quand vous aurez dit adieu à cette maison, votre chère *Alma Mater*, de mettre au premier plan de vos études les diverses branches d'enseignement que vous étudiez maintenant sous l'habile direction de vos dévouées maîtresses ; revenez souvent à ces études, qui parfois vous semblent peut-être arides et ennuyeuses, et vous serez étonnées d'y trouver, à la lumière d'une raison plus mûre et plus

réfléchie, une mane cachée et des trésors de jouissance et de bonheur... Et les heures que vous consacrerez à ces fortifiantes études vous oteront l'idée de lire des romans, qui sont pour la jeunesse,—à très-peu d'exceptions près—une des sources les plus tristement fécondes de la perte des âmes. Trois choses, selon Mme Barat, perdent surtout les femmes : *le luxe, les plaisirs coupables et la lecture des romans*. “ Les mauvais livres, disait-elle aux Dames Enfants de Marie, sont des tisons d'enfer. S'il vous en tombe quel- qu'un sous la main, rejetez-le comme un charbon ardent.”

Voilà pour “ le mot ” que je vous avais promis sur l'étude de la littérature. Voici maintenant ce qui regarde la *pratique*.

La première chose à faire sous ce rapport, c'est de bien ordonner sa journée : c'est d'avoir un règlement.

Trop souvent les jeunes filles, à peine rentrées dans la liberté de la maison paternelle, comme pour se venger de la règle que le couvent leur a imposée, s'empressent de vivre au gré de leur fantaisie. La toilette et la vanité se disputent leur cœur et remplissent leurs journées, y compris surtout les dimanches et les fêtes. Et cependant rien n'est possible sans des habitudes fermes et fermement gardées ; avec le caprice, la mobilité ou le laisser-aller, on ne fait rien de bon. Cela ne veut pas dire assurément qu'en dehors de son plan d'études, on ne puisse faire un travail que les circonstances amènent, ou telle lecture qu'une légitime curiosité permettra : cela ne doit s'entendre que des occupations habituelles. Mais une jeune fille ne doit pas oublier, si elle veut devenir un jour une femme modeste, que l'aiguille doit passer, en général, avant la plume : à tout seigneur tout honneur. “ La poésie, comme l'a dit Lamartine, n'est que ce qui déborde du calice humain.” Il en faut dire autant de la littérature ; ce n'est que quand l'austère devoir a rempli jus qu'aux bords la coupe de ses journées, que la jeune fille,—comme l'homme et la femme d'un âge mûr,—peut en épancher le trop plein dans la cadence du vers, ou dans les libres allures de la prose. “ Le devoir est supérieur à tout,” a dit Lacordaire.

Un autre point, non moins important, c'est de bien fixer son choix de lecture